

# Le roman de la femme sans voix qui parle sans trêve

aperçu, Bertrand Leclair a tiré un roman parlé où les mots qui font qu'ils peinent à rendre compte d'une réalité littéralement indicible.

la troisième personne  
Leclair se met dans la  
s'est inspiré d'une  
quelle la presse,  
t une brève  
l'ordre  
ulsion  
ils mis  
a suite  
r cité

magi-  
table-  
omme,  
lle ne peut  
igit pas, en fait,  
prement dite. Cette  
pou ainsi dire, dans  
près la razzia effectuée  
ncore chez elle (mais  
l'oreille aux aguets,  
ive, elle se vit comme  
e sur le trottoir tout à  
ient-là, c'est ne plus  
ns de son échec. Il en  
ssité de faire taire les  
mée »)

Le texte met en scène un mouvement oratoire adossé à une réalité sociale cruelle, que la narratrice va s'efforcer de dénier jusqu'à la vouloir disparue. « *Il ne faut rien vouloir sinon le silence* », dit-elle, car « *on néglige le danger d'un mot, et puis d'un autre... c'est remettre du bois sec, au-dedans, ranimer l'incendie (...)* après le tsunami policier, du temps qu'elle allait encore voir ses garçons au parler ». Celle qui ne prononce jamais son nom s'escrime ainsi à détricoter jusqu'à son identité, pour tenter de ne plus souffrir du passé, du présent, du futur. Chassée par la loi, elle est en proie à une mauvaise conscience qui fait en elle une ronde de matons en repassant les mêmes plats. Pour survivre à ses crédits « revolver » de mère célibataire débordée par sa progéniture, n'a-t-elle pas un jour baissé les bras en acceptant l'argent sale de ses deux petits caïds de fils qui semaient la terreur dans la cité ?

Par la voix de cette sans-voix, bientôt virée de son trois-pièces, Bertrand Leclair nous conduit à épouser la lente descente aux enfers du verbe chez cette femme au bord de l'implosion, qui salive trop et crache souvent dans ses phrases, lorsque « *la pourchassent* » des mots assassins ranimés d'eux-mêmes, la harcelant de questions jusqu'à ressusciter une identité à laquelle elle ne croit plus et qui lui ferait trop de mal. Sortir enfin du langage. Bertrand Leclair a su traduire avec force un « *univers en crise où l'on expulse des individus réduits à l'état de spectres, quitte à mettre au monde autant de fantômes destinés à hanter le tissu de nos phrases* ». ●

MURIEL STEINMETZ

par François Taillandier



Bertrand Leclair

Bref : le Nobel ne vaut que ce qu'il vaut, c'est-à-dire qu'il n'a que la valeur qu'on veut lui attribuer. Je crois qu'on appelle ça une valeur fiduciaire. Pourtant, je fais partie de ceux qui n'ont pas trop apprécié qu'il fut décerné à Bob Dylan. Dylan est assurément un grand artiste, dont la création et les engagements inspirent l'estime. Mais que fait-il là ? La chanson a pour elle un avantage formidable : elle peut faire le tour de la planète en un instant. *My way*, *la Mer*, *Amsterdam*, n'ont eu besoin d'aucune couronne officielle. Si le prix Nobel peut avoir un intérêt, c'est justement d'attirer l'attention sur des œuvres moins évidentes, plus orphelines si l'on veut. Des œuvres qui ont besoin qu'on prenne le temps de les lire. Quitte à faire un effort. Lorsqu'il fut attribué à Tomas Tranströmer (c'est un exemple, je pourrais en prendre

d'autres), j'ai acheté le livre dans la collection « Poésie » / Gallimard. Et je ne dis pas que j'y ai compris grand-chose. C'est du costaud à mâcher, Tranströmer. Mais j'étais content de savoir que cela existait. Et de m'interroger. Justement parce que c'était loin de moi. Mystérieux. Autre.

« *Parfois la vérité crie dans des livres muets* », disait Lope de Vega. Oui : les livres sont muets si on ne les ouvre pas. La chanson, elle, a de plus évidents avantages.

Charles Trenet se présenta jadis au quai de Conti, et ne fut pas élu. Un journaliste demanda à Jean Dutourd, qui faisait partie de l'institution : « *Mais alors, vous ne voulez pas que la chanson française entre à l'Académie ?* » Il répondit : « *Je pense qu'elle est mieux à l'Olympia.* » Voilà, c'est à peu près ça... ●

LA CHRONIQUE  
LITTÉRAIRE  
DE JEAN-CLAUDE  
LEBRUN



Nicolas Marquet  
KR Images/Presse

## À l'Est rien de nouveau

**LE NOYAU BLANC**, de Christoph Hein,  
traduit de l'allemand par Nicole Bary.  
Métailié, 272 pages, 20 euros.

En 1982 paraissait en RDA le quatrième livre d'un auteur de 38 ans : une « nouvelle » de 207 pages qui fut reçue comme une interpellation. *L'Ami étranger*, avec sa multiplicité de références à *l'Étranger* de Camus, pouvait se lire en effet comme une représentation du désabusement, de l'insensibilité et du non-engagement dans une République qui se voulait l'héritière des traditions révolutionnaires allemandes. Tout ce qui s'est retrouvé en 2011 dans *le Noyau blanc*. Sauf qu'entre-temps l'État « ouvrier et paysan » créé en 1949 avait disparu, absorbé par la puissante Allemagne de l'Ouest. Et que celui dont il est maintenant question, le chargé de cours à l'université de Leipzig Rüdiger Stolzenburg, ne se sent pas davantage à l'aise dans la nouvelle

ambiance de concurrence généralisée.

**« La  
littérature  
de l'auteur  
continue  
de se situer  
à un niveau  
supérieur  
d'exigence  
critique. »**

Le onzième roman de Christoph Hein, dont on soulignera l'impeccable traduction, brosse le portrait de ce Stolzenburg, 59 ans, enseignant sans espoir de titularisation depuis que d'impitoyables critères de rentabilité ont raboté les budgets de lettres et sciences humaines. On le voit mener une sorte de vie à bas coût. Son arrogance académique doit en effet

s'accommoder de revenus médiocres, synonymes d'insignifiance sociale. Christoph Hein l'observe, dilapidant son savoir devant des étudiants indifférents ou méprisants, accablé par le fisc qui veut lui imposer un redressement, voué aux aventures féminines sans suite, encombré par de pesants parents, terrorisé et molesté par des adolescentes croisées à vélo, et même victime d'une tentative d'escroquerie relative à un travail de recherche qui n'intéresse pourtant personne... Aucune éclaircie dans son horizon. Et aucune révolte en vue : Stolzenburg campe sur son petit Aventin, drapé dans une posture de supériorité intellectuelle doublée d'une ahurissante naïveté. Le passage au capitalisme a seulement ajouté à son mal-être existentiel le malaise de se savoir méprisé par les figures mercantiles qui tiennent désormais le haut du pavé. Le constat est glacial. L'écriture délibérément neutre, sans la moindre empathie pour le personnage, confine au diagnostic clinique. Réalisme, nouvelle objectivité ? La littérature de Christoph Hein continue en tout cas de se situer à un niveau supérieur d'exigence critique. L'écrivain de l'ancienne RDA, plongé dans le nouvel ordre des choses, n'a rien perdu de sa perçante acuité. Obstinement rigoureux, tranquillement implacable. ●